

L'Éloge de la violence :
les affres des guerres du
Congo

Dieudonné Muamba Kasongo

**L'Éloge de la violence :
les affres des guerres du
Congo**

Roman

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

* Aux éditions Édilivre

L'Île de souffrance, nouvelles.

L'Appel du sang, roman.

Les Cris de révolte des opprimés, poésie.

Dans le chaudron de l'île de souffrance, nouvelles.

Du grabuge sur l'île de souffrance. Le rebelle, la lycéenne et le pouvoir, roman.

* Aux Éditions Sepia

« Putain de guerre », in *Chroniques du Katanga*, nouvelle.

* Aux Éditions du Net

La Farce des tropiques, roman.

Douze incursions au cœur de l'enfer, nouvelles.

Prologue : dans la candeur infantile

Dans le crépuscule orangé de cette morne journée de septembre à cinq ans de la fin du millénaire, l'orage pouvait éclater à tout moment, aussi bien sur le plan climatique que sur le plan politico-militaire sur l'axe qui allait de Goma à Uvira en passant par Bukavu. De la même façon que le ciel, gris et bas, était sillonné de cumulo-nimbus, c'était de la même façon que la frontière orientale de la République du Zaïre, perméable comme une écumoire, était investie de groupuscules politico-militaires hostiles au pouvoir en place à Kinshasa. À l'instar de ces mouvements insurrectionnels, ces impériales volées d'hirondelles décrivaient des arabesques dans tous les sens ; lancées à toute vitesse comme des orgues de Staline sur le versant occidental des Monts Virunga, elles avaient tendance d'immigrer vers l'ouest comme pour s'éloigner de l'approche de l'orage en provenance de l'autre berge du lac Kivu. De plus, comme toutes les mauvaises nouvelles au Zaïre provenaient de l'Est depuis la fin de la guerre froide, les effluves marins charriés par la brise vespérale semblaient d'un goût acide et irritaient les yeux comme s'ils étaient chargés de particules sulfureuses.

Cette poudrière, c'était la patrie de Christopher Kasereka, autrefois havre de paix et de bonheur même si, en ce moment, elle se muait en une pétaudière infernale ; Christopher Kasereka était né là, il grandissait là, il évoluait là ; aussi, s'était-il bien imprégné des réalités de cette partie de son pays ! Là, il était fréquent d'inhaler un air délétère quand la saison des pluies s'annonçait. Les paysans s'illustraient par des feux de brousse pour assurer la fertilisation du sol en mélangeant à la fois l'humus forestier et la cendre des

végétaux calcinés à la terre défrichée pendant les travaux de labour. Mais un fait insolite turlupinait les habitants de cette partie du pays et, particulièrement, Christopher Kasereka : cet air empuanti soufflait toujours du Rwanda, en face de chez eux, sur l'autre berge du lac Kivu depuis que la fin de la guerre froide avait ôté au Zaïre son rôle de gendarme de l'Afrique des Grands Lacs. Tous les Kivutiens¹ étaient unanimes à reconnaître que, depuis l'avènement de Paul Kagamé au pouvoir à Kigali, aucun bon vent ne soufflait de ce petit pays accroché sur le flanc oriental de la République du Zaïre comme un bourgeon sur un baobab. Depuis que les habitants de ce bout de terre avaient appris à s'entretuer chez eux pour s'emparer de l'impérium au sommet de l'État, on étouffait à Bukavu où les Tutsi et les Hutu avaient réussi à exporter leurs horribles conflits séculaires relatifs au délit de faciès. Après leurs tue-ries pompeusement qualifiées de génocide par la Communauté Internationale, toute la Région² du Kivu était plongée dans l'insécurité et Christopher Kasereka vivait ce drame au quotidien. On y tuait, on y égorgeait, on y violait comme au temps de la guerre civile au Pays des Mille Collines. Et les radios périphériques n'épinglaient pas à la une de leurs bulletins d'information ce nouveau drame dans la région des Grands Lacs africains pour éviter d'évoquer le début d'un contre-génocide à vaste échelle !

À n'importe quel moment de la journée, tous les Kivutiens vivaient dans une insécurité qui ne disait pas son nom ; abandonnés par un pouvoir aux abois, ils évoluaient dans un malaise existentiel qui rappelait au candidat à la potence le frottement de la corde autour de sa gorge. Conscients de la déliquescence de la puissance militaire de leur pays au crépuscule de la guerre froide, ils ne pouvaient plus compter sur le vieux Maréchal Mobutu Sese Seko, que la presse occidentale présentait sous la forme d'un léopard exténué, édenté et sans griffes. Affaibli au plan interne par la fronde

1. Habitants de la région du Kivu.

2. Désignation officielle de la province sous le régime du Maréchal Mobutu.

populaire et victime d'un cancer de la prostate, le vieux léopard était abandonné et rejeté par l'Occident ; il ne jouait plus pratiquement une carte maîtresse dans la région des Grands Lacs africains où s'affirmait un nouveau leadership sous l'égide des Américains et des Anglais.

Sans bouger le petit doigt, comme s'il saluait favorablement l'*Opération Turquoise*, l'ancien chouchou de l'Occident au temps de la guerre froide avait laissé pénétrer sur le territoire de son pays toute une armée étrangère avec des fusils, des tanks, des bazookas, de l'artillerie lourde et des tonnes de munitions, sans oublier une cohorte de femmes aux fesses callipyges ; les soldats de Juvénal Habyarimana, chassés par l'Armée Patriotique Rwandaise de Paul Kagamé, marchaient au devant des millions de réfugiés soupçonnés d'avoir perpétré le génocide ou d'y avoir collaboré activement. Dans leurs bagages, ils avaient emporté, dans un pays souverain, toute la Banque du Rwanda et avaient réussi à instaurer, dans le faubourg de la ville de Goma, une économie parallèle où, concurrentement à des opérations d'achats et de ventes, le sexe se négociait derrière chaque habitation de fortune.

Christopher Kasereka s'en était bel et bien rendu compte lors d'un séjour dans cette ville. Il y avait accompagné sa mère. Munie de documents cadastraux en ordre et assistée par un panel d'avocats de causes désespérées, Ruth Sibahize réclamait, devant le tribunal de grande instance de la ville, l'appartenance à son défunt époux d'un bâtiment commercial situé au cœur du quartier des affaires de la ville. Enregistré sous le nom de Christopher Kasereka, cet immeuble de rapport lui était disputé par un général-major, commandant d'une brigade, informé de la façon dont le colonel Jérôme Kasereka se l'était procuré à la faveur des mesures de *zairianisation* qui consistaient à déposséder les expatriés blancs de l'outil économique et des moyens de production pour les placer entre les mains des nationaux. Pour célébrer le procès gagné avec panache contre un général omnipotent, Ruth Sibahize Kasereka avait offert à son fils des vacances dorées dans un luxueux hôtel de Goma. Ce fut pendant ces sept jours de congé que Christopher

Kasereka avait exploré cette ville quelques semaines seulement après son évasion par des hordes de génocidaires hutu rwandais qui fuyaient les représailles de l'Armée Patriotique Rwandaise des Tutsi venus de l'Ouganda. Alors, il s'était aperçu que la guerre était un véritable cancer. Il ne pouvait pas se convaincre comment l'homme pouvait être réduit au niveau de l'animalité quand il est affranchi de toute réglementation sociale : pour s'assurer sa pitance devant l'orage, il ne se comporte ni plus ni moins que comme un barbare privé de raison. Il est prêt à exposer son corps à tous les dangers tout comme il peut l'offrir en pâture à toutes sortes de mortifications.

Par-ci par-là, Christopher Kasereka avait assisté à des scènes irréelles, comme ce tableau dantesque où un soldat en treillis des Forces Armées Rwandaises en déroute égorgeait un enfant zaïrois pour lui arracher un morceau de pain ou cet autre tableau digne d'un coup de plume du Marquis de Sade où, pour gagner un tubercule de manioc, une fillette hutu de douze ans vendait ses charmes à quatre paysans zaïrois en l'espace d'une demi-heure, le temps pour elle de reprendre le souffle.

Puis Christopher Kasereka avait extrapolé ce qu'il avait vu de loin à l'ensemble de l'énorme camp des réfugiés hutu où s'appliquait bien le principe de la survivance des plus aptes. Et il avait compris pourquoi son père lui interdisait de s'enrôler dans l'armée ; car, à peine âgé de six ans, le bout d'homme qu'était Christopher Kasereka à cette époque-là exprimait déjà son désir de s'enrôler dans l'armée quand il aurait atteint sa majorité.

De retour à Bukavu, le grand adolescent avait constaté que toute guerre jouit d'un effet de contagion comparable à une gangrène, car sa coquette ville natale avait été aussi violemment secouée par les retombées de cette invasion sauvage des réfugiés hutu. Pour s'assurer un moyen de subsistance, ces derniers s'étaient transformés en de véritables prédateurs les uns contre les autres et la criminalité avait décuplé au quotidien ; comme dans un calcul prémédité, elle avait contribué à rependre du sang partout

comme tous les cambriolages et tous les hold-up s'opéraient à la kalachnikov ou à coups de manchettes ; pour gagner le pain quotidien, des fillettes de dix ans même se lançaient trop tôt dans le commerce des charmes ; aussi la prostitution s'était-elle mise à courir à tout vent dans les rues de Bukavu ; elle avait fini par devenir une véritable verrue sur le frontispice de la société, avec une propagation exponentielle de grossesses indésirables et de maladies vénériennes. Dénicher un embryon ou un fœtus jeté dans une décharge publique n'était plus un fait insolite. La gendarmerie s'en occupait et on tournait la page. La ville avait irrémédiablement perdu sa sérénité, car le bruit des bottes se faisait toujours entendre de l'autre côté de la frontière.

Du haut de son mètre soixante-quinze ans pour ses quinze ans d'âge seulement, Christopher Kasereka éprouvait une sainte horreur pour la guerre à cause du chapelet de malheurs qu'elle avait entraînés à Goma et à Bukavu et il avait juré de ne plus porter un jour une tenue de combat comme il souhaitait autrefois embrasser la carrière militaire à l'instar de son père. Il s'était mis à détester souverainement la guerre, surtout cette sale guerre en provenance de l'Est qui avait coûté la vie à son père, l'obligeant ainsi à vivre en loup solitaire aux côtés de sa mère. Mais contre toute attente, Ruth Sibahize Kasereka, sa charmante mère d'origine nilotique qui se complaisait dans le veuvage, s'impatiait de le voir, lui Christopher Kasereka, s'enrôler dans l'armée. Elle l'encourageait de s'enrôler dans ce groupuscule politico-militaire qui, tel un rouleau compresseur, venait du sud-est après s'être emparé sans coup férir de la ville d'Uvira : toujours habitués, depuis la rébellion muleliste des années soixante, à détaier devant l'ennemi à qui ils prêtaient d'incommensurables forces mystiques et une certaine supériorité militaire, les soldats gouvernementaux avaient jugé bon de piller la ville et de procéder à un prétendu *repli stratégique* en attendant de se réorganiser pour lancer *une attaque totale et foudroyante* !

En son for intérieur, Ruth Sibahize Kasereka concevait un plan merveilleux pour son fils, non pas pour se consoler de la perte de son mari, un ancien officier supérieur des Forces Armées Zaïroises,

mais pour prendre sa revanche sur l'histoire : alors qu'en leur qualité d'épouses légitimes, les femmes bantoues se pavanaient aux côtés de leurs maris lors des cérémonies officielles, il n'en était pas question de ces femmes nilotiques que l'opinion publique assimilait bien aux Tutsi rwandaises sous l'étiquette peu flatteuse d'*hirondelles rwandaises*. Agents en mission du *Tutsi International Power*, elles étaient contraintes d'évoluer dans l'ombre de la première femme et d'éviter toute scène de jalousie avec elle. Pendant la journée et lors de certaines soirées, leurs rôles se circonscrivaient seulement à accompagner leurs maris aux concerts de musique où ils récoltaient un franc succès auprès des mélomanes ou dans de sélectes boîtes de nuit où ils se trémoussaient sur la piste de danse en serrant étroitement dans leurs mains les croupes callipyges de ces dames, de façon à exciter leurs amis pour les inciter à se lancer à leur tour à la conquête d'une Tutsi rwandaise. Mais, pendant la nuit, ces *hirondelles rwandaises* devaient se montrer plus amoureuses et plus adroites pour arracher à leurs maris sur l'oreiller de précieuses informations à livrer aux spécialistes de recoupements du *Tutsi International Power*. Alors, pour bien noyauter les rouages de l'administration publique et sécuritaire du Zaïre, cette nébuleuse glissait ces *hirondelles rwandaises*, dotées d'une beauté angélique et des charmes irrésistibles, dans le lit des autorités zaïroises dotées d'une large parcelle de pouvoir.

Pendant la journée et lors de certaines soirées dansantes, Ruth Sibahize Kasereka pouvait trouver juste une raison de se consoler quand, dans le cercle de ses amitiés, on l'appelait *Maman Colonel*. C'était pourquoi elle souhaitait ardemment voir son fils endosser la tenue de combat des envahisseurs non seulement pour réaliser son rêve de faire de lui un parfait soldat et un grand officier, mais aussi de se pavaner à côté de lui en public et de s'afficher avec lui lors des cérémonies officielles. Ne dit-on pas que derrière un grand homme se profile toujours une grande dame ? Autrefois, elle ne le pouvait pas comme son fils avait hérité de ses traits nilotiques dans une contrée où, à cause du délit de faciès, il était écarté d'office de l'armée supposée être nationale et républicaine. Mais, tout de

même, au sein de cette société zairoise permissive, ces Tutsi rwandais disposaient, sous l'égide de Barthélemy Bisengemana Rwema en sa qualité de directeur de cabinet du Président Mobutu, de tous les atouts dans l'industrie et l'administration où ils exerçaient de hautes fonctions grassement rémunérées !

Mais en dépit de la répulsion de son fils pour le métier des armes, Ruth Sibahize ne cessait point de lui rappeler qu'il *devrait*, à tout prix, s'enrôler au sein de ce mouvement insurrectionnel en provenance d'Uvira, car ce mouvement d'essence messianique incarnait le renouveau pour eux qui se considéraient comme des *Zaïrois d'origine rwandophone* pendant que les Zaïrois bon teint les traitaient des *citoyens à la nationalité douteuse*.

Dans son cahier de charges, ce mouvement séditieux ne revendiquait-il pas la reconnaissance de leur nationalité zairoise et une place au soleil pour cette catégorie de citoyens au sein de la société zairoise où elle était marginalisée, selon les informations qui circulaient depuis peu ?

Grâce au travail de sape de Barthélemy Bisengemana Rwema pendant les années tristes de la *zairianisation*, ces citoyens de seconde zone, qui voulaient s'ériger en citoyens à part entière, avaient fini par acquérir, par le truchement de leurs hommes d'affaires, de leurs gros industriels et de leurs riches notables, d'immenses terres, notamment d'anciennes plantations coloniales redistribuées par l'État.

Mais au lieu de s'y adonner à l'agriculture comme autrefois les colons belges, ces astucieux Nilotiques avaient plutôt jugé bon d'implanter leurs paysanneries sur ces immenses terres qu'ils transformaient ainsi en leur colonie de peuplement en plein territoire des Bantous ! Et ils se souciaient, comme de leurs premiers caleçons de galopin, des usages coutumiers locaux qui géraient la terre en régime de propriété clanique ou villageoise. Et personne ne pouvait broncher aussi longtemps que l'inamovible directeur de cabinet d'origine rwandaise était aux commandes.

Mais les autochtones avaient commencé à pousser leurs premiers cris de révolte après l'éviction de Barthélemy Bisengemani Rwema, car ils s'estimaient expropriés, pour la seconde fois après les colons belges, d'une partie de leur territoire par des Tutsi rwandais. Or, dans l'inconscient collectif, ces Tutsi rwandais demeuraient des étrangers venus d'ailleurs, quand bien même, sous l'égide de son tout-puissant gourou, le Président Mobutu avait promulgué une loi qui conférait collectivement la nationalité zaïroise à tous ces immigrés chassés de chez eux par la guerre.

Mais sans le savoir, à partir de cette bêtise innommable, le Président Mobutu avait réussi à déstabiliser pour des temps indéfinis, surtout dans le nord de la Région du Kivu, l'équilibre sociopolitique : cette loi scélérate avait permis, en certains endroits, l'acquisition d'une majorité démographique à des groupements rwandophones et avait modifié ainsi les équilibres électoraux locaux. Ainsi, jouissant d'un nouveau statut politique, économique et foncier, ces populations avaient peu à peu réclamé plus d'autonomie au détriment des autorités coutumières autochtones.

Et le mouvement insurrectionnel qui, après s'être emparé d'Uvira, se dirigeait sur Bukavu se fondait sur cette revendication pour réclamer sa *zairianité*.

Toutefois, en dépit de sa morphologie nilotique héritée de sa mère et qui constituait un handicap pour lui dans le bruissement des rapports sociaux, Christopher Kasereka se sentait plutôt fier d'être Zaïrois de par les origines bantoues de son père et il entendait bien se défendre sur ce terrain. Aussi était-il hostile à ce groupuscule politico-militaire déterminé à mettre à feu et à sang tout l'est de son pays pour en revendiquer la nationalité. Il éprouvait même une sainte horreur de prononcer cette expression de *Révolte des Banyamulenge* qui courait dans les rues depuis quelque temps.

Présentement dans la ville de Bukavu, la population vivait dans une certaine psychose et le mouvement insurrectionnel

déclenché depuis Uvira menaçait de déferler sur la ville à tout moment. De proche en proche, dans les rues de Bukavu, on parlait de plus en plus de la *Révolte des Banyamulenge* contre le régime dictatorial du Maréchal Mobutu Sese Seko. Peuplade de souche nilotique chassée du Rwanda par la guerre civile, ces Tutsi rwandais, qui se voulaient être des Tutsi zaïrois après s'être malicieusement procuré des terres à l'intérieur du pays d'accueil, s'étaient fait descendre sur les fonts baptismaux sous l'étiquette des *Banyamulenge*, pour dire tout simplement ressortissants de Mulenge, cette montagne sise dans le sud de la Région du Kivu. Il leur avait suffi seulement de deux années et à la faveur de la victoire de leurs cousins sur les Hutu sous la férule de Paul Kagamé au Rwanda pour les voir se décider de prendre les armes, non seulement pour arracher par la force la reconnaissance populaire et officielle de leur nationalité zaïroise, mais aussi et surtout pour éviter de rentrer un jour chez eux où l'étroitesse du territoire leur interdisait tout retour.

– C'est bien une façon originale de revendiquer la nationalité d'un pays étranger ! ne cessait de s'étonner Christopher Kasereka quand sa mère lui parlait de la spectaculaire avancée de *leurs* frères sur le champ de bataille.

Conscient de sa *zairianité*, Christopher Kasereka prêtait une oreille distraite aux cris de victoire de sa mère et aux mises en garde qu'elle lui formulait à propos de ses promenades dans la ville où les habitants affichaient visiblement leur hostilité à toute physionomie nilotique ; car, face à cette révolte populaire qui prenait l'allure d'une véritable guerre, les populations d'origine bantoue s'étaient, *ipso facto*, mobilisées comme un seul homme pour barrer la route au péril nilotique incarné et véhiculé par le *Tutsi International Power*. Visiblement, seule cette organisation pouvait parrainer cette fameuse *Révolte des Banyamulenge* pour permettre à ces derniers de devenir des citoyens zaïrois à part entière et résoudre, tant bien que mal, la question épineuse de l'explosion démographique exponentielle dans leur pays d'origine.